

UNE VOYELLE ENCOMBRANTE

Par Ann Wadman

**Regional Director Cargo, Northeast
Based at JFK**



**CLICK HERE FOR
ENGLISH VERSION**



À l'époque où le Concorde fut conçu et commença à être développé, j'étais encore une écolière à Londres. Je ne savais rien de cet appareil, sinon ce que j'en entendais parfois parler à la radio. Quelle écolière anglaise de cette époque s'intéressait à une invention digne de l'ère spatiale ? Certainement pas moi. Je n'y prêtais pas la moindre attention.

Le temps passa, le Concorde fit de plus en plus parler de lui, mais rien de tout cela n'éveilla mon intérêt — jusqu'à un soir de **janvier 1963**. Mon père rentra de la City, et je compris immédiatement que quelque chose n'allait pas. Il fit irruption par la porte d'entrée, tremblant d'indignation, brandissant *The Times* comme s'il s'agissait d'une déclaration de guerre.

« Rien de bon ne sortira de tout ça ! » tonna-t-il.

Il apparut bientôt que la cause de sa colère n'était autre que... les Français et le général Charles de Gaulle en particulier. Son crime ? Lors d'une conférence de presse la veille, De Gaulle avait eu l'audace de se référer publiquement, et sans la moindre excuse, à l'avion franco-britannique sous le nom de Concorde, avec un *E*.

Concord en anglais, ne s'écrivait pas avec un *E*.

Concord (sans *E*) était la fierté et la joie d'après-guerre du Royaume-Uni ; et la langue anglaise n'était pas faite pour être malmenée. Quelle impertinence de la part des Français ! De plus, poursuivit mon père en agitant *The Times* pour donner plus de poids à ses mots, ce n'était pas une simple erreur. C'était une provocation délibérée. Un *casus belli*.

Le pays tout entier s'enflamma. C'était une insulte à la Grande-Bretagne, à notre langue, et, par extension, à la Couronne elle-même. (*Le lecteur doit se souvenir qu'à cette époque, moins de vingt ans s'étaient écoulés depuis la guerre, et que la sensibilité nationale demeurait vive parmi la génération de mes parents.*)

Pendant ce temps, la presse, flairant la possibilité d'un incident international, fit ce qu'elle savait le mieux faire (*comme aujourd'hui*) : attiser les braises. Cette fameuse voyelle devint le sujet de débats animés dans tout le pays : à table, dans les bureaux, et surtout dans les pubs, où l'indignation a tendance à croître avec chaque pinte de bière britannique.

Le tumulte prit de telles proportions que l'affaire remonta jusqu'au Premier ministre, Harold Macmillan, qui dut s'exprimer devant le Parlement. *Concord*, déclara-t-il, « avec ou sans *E* », symbolisait simplement l'harmonie et l'accord. Les Britanniques n'en furent pas rassurés. Mon père, qui en faisait une affaire personnelle, décréta que Macmillan devait démissionner.

Les protestations se poursuivirent jusqu'à ce qu'enfin, plus tard dans l'année, Macmillan fit supprimer la voyelle controversée. (*On raconte qu'il prit cette décision après que De Gaulle eut annulé arbitrairement une rencontre à Londres sous prétexte d'un simple rhume, ce que Macmillan prit pour un affront personnel.*)

« Elle n'aurait jamais dû être là, cette voyelle ! » s'exclama triomphalement mon père. Les Français avaient été remis à leur place ; le calme revint.

Personne n'était plus heureux que moi : le sujet devenait terriblement ennuyeux, et j'étais ravie que tout cela se termine. Du moins, c'est ce que je croyais.

Avançons jusqu'en décembre 1967 : lors de la cérémonie de présentation de l'avion à Toulouse, le ministre britannique de la Technologie, Tony Benn, rétablit tranquillement le *E* (*pour des raisons diplomatiques que nous n'avons jamais vraiment comprises*).

L'avion s'appelait à nouveau Concorde ...

Tollé général.

« Je le savais ! Je le savais ! » déclara mon père derrière *The Times*, avec la satisfaction d'un homme dont les pires soupçons quant à l'intention française de saboter notre langue venaient d'être confirmés.

Le public cria à la trahison. La Grande-Bretagne, disait-on, s'était inclinée devant la France. Benn, imperturbable, déploya son talent d'orateur de politicien chevronné : ce *E*, expliqua-t-il, était en réalité pro-britannique : *E* comme *Excellence*, *Europe*, *Entente cordiale* et, surtout *E* comme *England* !

Cela fit réfléchir le pays. Même mon père hésita : *E for England* possédait un certain « *je ne sais quoi* ... » Était-ce la paix retrouvée ?

Pas tout à fait. L'Écosse, oubliée dans l'affaire, entra en scène avec passion.

« Et nous ? » s'écrièrent les Écossais. « Le nez de l'avion a été construit en Écosse ! Où est le *S* pour *Scotland* ? »

Avec une habileté politique consommée, Benn apaisa les esprits : « Le *E* » déclara-t-il, « représente aussi *Ecosse* ; c'est le mot français pour *Scotland*. » Un coup de maître. La tempête retomba. Le pays, et mon père, furent enfin apaisés.

J'avais entendu parler de cet épisode pendant des années. C'en était trop. Après tout, le Concorde (désormais avec un *E*) n'allait pas faire partie de ma vie. Je ne volerai jamais dessus ... du moins, c'est ce que je pensais.

Le **24 mai 1976**, presque treize ans après ma première rencontre avec cette voyelle turbulente, je me retrouvai à l'aéroport international de Washington Dulles, au milieu des dignitaires venus accueillir l'arrivée de deux Concorde : un Air France, un British Airways.

Qui l'eût cru ? Comment en étais-je arrivée là ?

Entre-temps, j'avais grandi, je m'étais mariée et j'avais déménagé à New York. Par un heureux hasard, j'avais été engagée par Air France et, en 1975, affectée au service des réservations Concorde, traitant exclusivement avec les clients désireux d'être parmi les premiers à voler à bord de cet appareil extraordinaire.

C'est ainsi que ma collègue et moi fûmes invitées à Washington pour les cérémonies inaugurales marquant le lancement du service Concorde vers les États-Unis. Je dus me pincer pour m'assurer que je ne rêvais pas.

Lorsque les deux avions roulèrent côte à côte et s'immobilisèrent nez contre nez — image devenue iconique — je pensai à mon père, toutes ces années plus tôt, à son *flegme* britannique balayé par l'indignation.

Et je souris.

Comme il aurait été fier de me voir là ce jour-là, témoin de cette prouesse extraordinaire de l'ingénierie franco-britannique. Ce spectacle à couper le souffle aurait suffi à effacer les querelles linguistiques les plus tenaces. Je crois qu'il aurait été d'accord.

Et, avec le temps, contrairement à ce que j'avais toujours affirmé, je finis par voler moi aussi à bord de ce superbe oiseau.

Epilogue

Ce n'est que plus tard que je découvris la dernière ironie.

Le mot *Concorde* n'était pas du tout étranger à la langue anglaise.

Il y était entré tout à fait légalement avec le français normand après 1066, et apparaît depuis dans de nombreux textes juridiques, théologiques et historiques. Issu du latin *concordia*, signifiant accord, harmonie, unité, l'Angleterre avait utilisé les deux orthographes pendant des siècles, sans la moindre querelle. Personne alors ne se doutait du vacarme que cela provoquerait, des siècles plus tard.

Ainsi donc... les Français, paradoxalement, avaient eu raison depuis le début.

Je ne l'ai jamais dit à mon père.

AW